métropolitiques

Identifier ce qui fait infra-patrimoine à Yaoundé

Sébastien Jacquot et Marie Morelle

Comment qualifier le patrimoine, au-delà de ce qui est identifié par les pouvoirs publics ? Cette recherche, entre sciences et arts, explore ce qui compte pour les habitants des quartiers populaires de Yaoundé (Cameroun).

Janvier 2021, Yaoundé. Ali regarde son quartier, la Briqueterie, depuis la terrasse d'un immeuble de plusieurs étages. Sous ses yeux, une juxtaposition de toits de tôle dont surgissent ici et là de hauts bâtiments, marqués des initiales de leur propriétaire. Ali explique que son quartier est souvent présenté comme un bidonville. Beaucoup d'habitants n'ont d'ailleurs pas établi de titres de propriété individuels. Il y a quelques années, les autorités ont commencé à prendre le contrôle du foncier au moment de la construction du siège de la Fecafoot (Fédération camerounaise de football). Les « déguerpissements » ont été limités par des mobilisations, mais c'est une affaire de temps, selon lui. En attendant, ceux qui le peuvent obtiennent des titres fonciers, investissent et élèvent des immeubles en accord avec les discours officiels sur la nécessaire modernisation du centre-ville. Mais qu'adviendra-t-il de toutes les autres baraques ? Comment ne pas craindre l'effacement de cette vie de quartier rythmée par les appels à la prière émanant de ses nombreuses mosquées ? Que restera-t-il des boutiques de pagnes et de parfums ? Et les étals des bouchers et gargotes où la ville entière se presse pour manger des brochettes ? C'est un ensemble de savoir-faire, de sensations (le goût, les sons) et finalement une atmosphère dont Ali craint la disparition.

Entre disparition brutale, effacement progressif et volonté de pérenniser, comment évoquer ce que les citadins et citadines font durer, malgré le sentiment d'un changement urbain inexorable, qui se manifeste parfois avec violence ? En l'absence de, comment reconnaître les efforts visant à transmettre des mémoires, des gestes, des lieux ? Ce questionnement constitue le point de départ d'une enquête amorcée à Yaoundé (Cameroun) en 2018[1], afin d'identifier de façon inductive des relations infra-patrimoniales dans plusieurs quartiers de la ville, au croisement des sciences sociales, de la botanique et des arts.

Cette enquête nous a conduits à proposer la notion d'infra-patrimoine, pour penser la difficile énonciation de patrimoines alternatifs en situation autoritaire. Des décennies durant, la mémoire officielle a été sous le contrôle du pouvoir en place. La patrimonialisation continue de se heurter à la prégnance de conflits mémoriels, dans un pays marqué par l'entreprise coloniale[2] puis la guerre de décolonisation (Deltombe, Domergue et Tatsitsa 2016). À l'invisibilisation de récits nationalistes s'ajoute une fragmentation des mémoires en de multiples territoires infra-

[1] Ces enquêtes s'inscrivent dans plusieurs programmes : (2018-2020, financement Labex Dynamite, coord. M. Morelle et S. Jacquot ; financements IRD-SCAC et UMR8586, coord. M. Morelle et M. Samé Ekobo, en association avec la délégation IRD de M. Morelle entre 2019 et 2021 à la Fondation Paul Ango Ela ; ANR INFRAPATRI (coord. E. Guitard, laboratoire PRODIG), impliquant chercheur·es et artistes. Une centaine d'entretiens a été menée par M. Morelle, et, pour certains, avec S. Jacquot, J. Owona Ntsama, A. Babanya Koramou, C. Raimond et M. Samé Ekobo. Les enquêtes botaniques ont été menées par M. Simo, avec M. Kenne.

[2] Le Cameroun a été une colonie allemande, puis un territoire sous mandat de la SDN à la fin de la Première Guerre mondiale, enfin sous tutelle de l'ONU, sous administrations britannique et française.

nationaux (Mbembé 1986 ; Loumpet 2023). Dans ce contexte, nous posons la question de ce qui compte pour les habitants.

Ce qui reste

Notre démarche est ouverte à la façon dont les citadins et citadines expriment des relations d'attachement, sans utiliser le mot « patrimoine ». Dans plusieurs langues du Cameroun, d'autres mots disent les rapports et émotions au passé. Les enquêtes ont été menées dans plusieurs quartiers centraux et périphériques de Yaoundé, en particulier à Essos, Mvog-Ada, Fébé, Nkolmesseng, Briqueterie. Ces quartiers, abritant en majorité des familles de petits fonctionnaires, de commerçants ou des habitants en situation plus précaire, relèvent d'histoires différentes, certains ayant été lotis par la puissance publique, d'autres découlant d'une transformation plus graduelle, parfois spéculative. Leur peuplement illustre la pluralité des identifications à Yaoundé.

Figure 1. Carte sensible de Yaoundé



Cette carte montre le périmètre urbain, la position des quartiers et la prégnance du végétal aux abords de la ville. Réalisation : Elsa Escobedo, 2026.

En certains lieux se nouent et se consolident une diversité de liens à l'espace urbain et une légitimation à être de Yaoundé (Gervais-Lambony 2001). Cette relation prend appui sur le récit du défrichement et de la naissance d'un quartier conquis sur la forêt, de l'acquisition d'un terrain à la construction d'une maison « familiale » jusqu'à l'émergence du « quartier ». Elle

apparaît à l'occasion de pratiques de soins inscrites dans des transmissions intergénérationnelles de savoir-faire (avec collecte de graines, de feuilles et d'écorce et préparation de décoctions), dont témoigne un tailleur de palmier et collecteur de vin de palme filmé à Yaoundé, dans *Papa Foé*.

***Papa Foé*, de Thomas Chatelet (2023)**



Papa Foé, 2023. Photogramme.
© Thomas Chatelet.
Voir un extrait du film ici : https://youtu.be/pRCQZhQSU-4.

Cette relation s'incarne aussi dans la participation codifiée et répétée à des moments de sociabilités (deuils, réunions de famille). Le quartier de la Briqueterie est influencé par les pratiques liées à l'Islam, qui contribuent à l'organisation des activités artisanales (figures 2 et 3). Le quartier incarne le lieu où retrouver ces saveurs dans une atmosphère singulière, recherchée par les citadins et revendiquée par les habitants de la Briqueterie.

Figure 2. Prière à la Briqueterie (Yaoundé, 2021)



© Romain Courtemanche.

Figure 3. Les heures des prières à la Briqueterie (Yaoundé, 2021)



© Romain Courtemanche.

De façon différente, le bar d'Alice devient un lieu où se retrouvent les camarades d'une même génération, ayant grandi dans le quartier d'Essos, partageant les mêmes souvenirs et un sentiment identique d'appartenance au quartier et finalement à Yaoundé (figure 4). Quand Alice rencontre des difficultés financières qui menacent l'existence de son bar, chacun cotise pour l'aider à relancer son activité. Le bar matérialise cet attachement partagé à Essos dans une double dimension, sociale et spatiale. Essos est ainsi constitué de liens. C'est suivant cette dynamique que la mémoire de plusieurs cabarets aujourd'hui disparus se maintient, dans les façons de se repérer et de nommer les lieux où ils se situaient : Fanta Citron n'est plus le bar emblématique qu'il a été dans les années 1980, mais son nom reste donné aux chauffeurs de taxi pour se rendre dans le quartier de Mvog Ada.

Figure 4. Le bar d'Alice à Essos (Yaoundé, 2021)



© Romain Courtemanche.

Identifier des relations infra-patrimoniales invite à ne pas présumer du statut patrimonial d'un lieu, d'un quartier ou d'un objet spécifique (le végétal, la maison). Les manières d'être à Yaoundé, ou de s'insérer dans des réseaux sociaux territorialisés, sont plurielles, tant au plan des échelles (du terrain à l'espace urbain) que des moments et des temporalités.

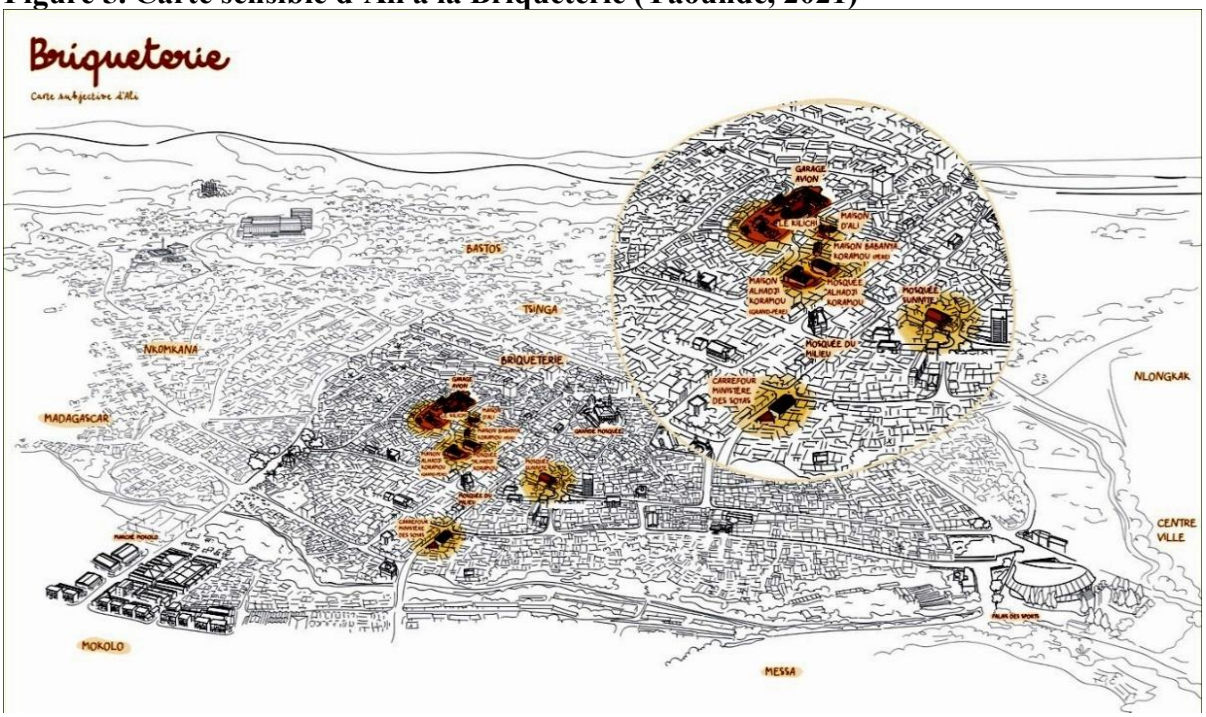
Croiser sciences sociales, arts et botanique

Ces images témoignent de notre volonté d'associer plusieurs artistes aux enquêtes ethnographiques, pour rendre compte de phénomènes pluriels, multisensoriels, chargés d'affects, et permettant une diversité de formes d'expression : observations, collectes, enregistrements sonores et en images, peintures et entretiens. Avec une graphiste, Elsa Escobedo, un photographe, Romain Courtemanche, et un réalisateur, Thomas Chatelet, rejoints par Stéphane Eloundou, artiste plasticien, la recherche pluridisciplinaire tend à devenir transdisciplinaire, permettant de collecter des sons, fixer des gestes et des savoirs, dessiner des paysages, saisir des émotions au détour d'un entretien filmé, dans un processus créatif pluralisé. Par exemple, avec l'historien Joseph Owona Ntsama, nous avons identifié les traces des cabarets, photographiés par Romain Courtemanche, puis retrouvé les protagonistes de cette histoire musicale urbaine, filmés par Thomas Chatelet. De façon différente, l'enregistrement du son récurrent des tronçonneuses dans le quartier de Fébé met en contexte les discours sur la disparition du végétal.

Captation sonore à Fébé (Thomas Chatelet, 2021) : à écouter en ligne.

L'objectif premier a été de créer des œuvres présentant les résultats des enquêtes, par des expositions en divers lieux, y compris numériques. Cette collaboration entre artistes et chercheurs s'est transformée au cours du projet. Au-delà du partage de résultats, elle influe sur la démarche. Nous n'avons pas pensé un dispositif unique, mais construit divers agencements méthodologiques à partir des échanges entre chercheurs, artistes et habitants. Par exemple, des cartes sensibles réalisées par Elsa Escobedo entre 2021 et 2024 émergent des entretiens, avec ou sans aller-retour avec les personnes rencontrées, certaines commentant et guidant les sélections de ce qui est dessiné au plan du bâti, du trait de relief, des noms de lieux. Pour d'autres cartes, nous avons collecté les toponymes indiqués par les habitants aux conducteurs de taxis collectifs pour guider les courses ou ceux utilisés lors de marches commentées à l'échelle de l'intérieur des quartiers. Pour ces cartes, la traduction en couleurs est un choix de l'équipe, alternant selon les saisons, le moment de la journée et puisant à nos propres regards sur la ville et les quartiers. Ces cartes sensibles deviennent le produit des représentations mêlées d'habitants, des chercheurs et des artistes, reflet de ce processus d'assemblage qui combine la prise en compte de repères objectivés en aval des enquêtes, des démarches de cartographies « narratives et sensibles » (Mekdjian et Olmedo 2016) et la subjectivité des chercheurs et artistes.

Figure 5. Carte sensible d'Ali à la Briqueterie (Yaoundé, 2021)



Réalisation : Elsa Escobedo.

La production de données s'organise dans l'aller-retour entre notes dessinées, carnets de terrain et collectes autorisées de plantes. Elle oriente aussi la caméra et le micro, l'appareil photographique, le crayon ou le pinceau, lesquels s'émancipent d'une direction scientifique pour émettre leur propre proposition et mise en mots et images d'un quartier à partir d'un rapport sensoriel avec le terrain (Rougeon 2023), voire discuter des attendus de notre démarche scientifique. La production du terrain, entendue comme double rapport à l'espace et aux autres, s'inscrit dans des expériences sensorielles explicites. Pour reprendre les mots de Laplantine (2007), c'est une « pensée du sensible » qui s'élabore de façon transdisciplinaire sans hiérarchie des compétences ni des outils, en dialogue avec certains habitants au gré d'une relation d'enquête de longue durée dans plusieurs quartiers.

Des « retrouvailles » ont été organisées en janvier 2025 dans deux quartiers de la ville, avec échanges avec les habitants sur le végétal autour de dessins, projections de films et une performance artistique (danse, musique et peinture), sous l'égide de Stéphane Eloundou (figure 6). Nous avons choisi le mot « retrouvailles », car il ne s'agissait pas tant de « restituer » des objets ou des récits constitués à l'issue d'un processus de fabrique des savoirs que de poursuivre les échanges avec les citadins, sur des lieux ou pratiques souvent délégitimés. Cette performance, intitulée « Chlorophylle navette », met l'accent sur la relation des habitants à ce qui subsiste des forêts urbaines de Yaoundé. Stéphane Eloundou met en scène une symphonie d'éléments naturels et artistiques. Trois artistes s'expriment et expriment l'influence des éléments naturels sur le quotidien des habitants, et invitent le public à ensemencer la toile par la distribution de graines, en association avec le dessin de plantes.

Figure 6. Performance du plasticien Stéphane Eloundou, accompagné de la danseuse Larissa Ebong et du musicien Zikoko à Nkolmesseng (Yaoundé, 2025)



© Marie Morelle.

Identifier des relations infra-patrimoniales

Nos enquêtes à Yaoundé ont confirmé l'absence des habitants des discours patrimoniaux officiels, dans un contexte marqué par de multiples violences. La guerre de décolonisation et plus récemment la guerre dans les régions du Sud-Ouest et Nord-Ouest marquent les récits de générations de personnes déplacées et fuyant vers la capitale. Des évictions récurrentes entretiennent un rapport constant d'incertitude aux possessions foncières et immobilières. Nos entretiens témoignent de la difficulté pour une partie des citadins à faire reconnaître leur présence comme légitime et leurs quartiers comme vecteurs d'ancrage, d'affects et de liens. Les citadins sont privés de reconnaissance institutionnelle quant à leur place et leur rôle dans une mise en récit de la ville. Il ne s'agit toutefois pas de décréter que les situations et attachements identifiés constituent un patrimoine, ce qui nous ramènerait à une conception essentialisante du patrimoine, alors que les nouveaux paradigmes patrimoniaux mettent en avant la dimension relationnelle et performative du patrimoine. L'alternative est-elle de considérer que le patrimoine n'existe que par des démarches explicites de patrimonialisation ?

La proposition de la notion d'infra-patrimoine découle de cette aporie. Sans décréter des patrimoines, nous proposons de repérer ce qui relève d'une relation présentant une ressemblance avec la relation patrimoniale, souvent inscrite dans le quotidien. Comment prennent forme, sans intentionnalité revendiquée, par la médiation d'objets, de lieux et d'usages, des attachements au passé et des pratiques de transmission d'un rapport à la ville et aux autres ? Comment ces affects influent sur les manières d'être, d'agir et de se définir aujourd'hui ? La notion d'infra-patrimoine constitue alors un outil pour repérer et identifier ces situations d'attachements à des lieux, situations ou usages que des citadins aspirent à préserver et transmettre (Jacquot, Morelle et Samé Ekobo 2023).

Elle permet d'étudier des formes d'attachement sans qu'il y ait des mouvements sociaux ou des revendications à l'institutionnalisation patrimoniale. Dès les années 1990 s'opère une pluralisation de la notion de patrimoine, au-delà des « récits autorisés » (Smith 2006). La patrimonialisation fait apparaître des logiques dissonantes (Tunbridge et Ashworth 1996), relevant de patrimonialisations alternatives (Auclair et Hertzog 2015). Cependant, ces approches restent prises dans une démarche d'institutionnalisation du patrimoine. À l'inverse, Robertson (2015) s'intéresse à un vécu patrimonial qui n'a pas nécessairement une portée contestataire, en le qualifiant d'« *heritage from below* ». En nous inspirant de la notion d'infra-politique utilisée dans les études subalternes, permettant de penser la dimension politique de pratiques d'individus non revendiquées comme telles (Bayat 2010), l'infra-patrimoine désigne des savoirs, usages et liens à diverses entités et entre individus, sans qu'elles ne fassent l'objet de revendications ou de mobilisations ou qu'elles utilisent ce lexique patrimonial pour l'exprimer.

La pluralité des agencements méthodologiques mobilisés, au croisement des arts et des sciences, permet d'identifier et mettre en avant ces pratiques évocatrices d'un infra-patrimoine, traduisant la difficulté à faire durer et transmettre ce à quoi l'on tient en ville et de la ville. Ces enquêtes sont marquées par l'inquiétude des habitants, qui expriment souvent leur impuissance à conserver de telles relations dans le contexte d'une gouvernance urbaine autoritaire et spéculative. En réponse à l'incertitude, des habitants, parfois encouragés par certains discours politiques (Eboko et Awondo 2018, p. 18-19), n'échappent pas à la tentation d'ethnicisation des mémoires et des patrimoines, provoquant repli et exclusion. En réaction à la précarité foncière et économique, des habitants se définissent comme premiers occupants et revendiquent une priorité sur les terres, face à ceux perçus comme originaires d'autres régions du pays. L'objectif n'est pas d'ériger nos résultats en patrimoines à protéger mais d'indiquer des façons plurielles d'identifier ce qui compte avec et pour les citadins, afin de les réintroduire dans les débats sur le devenir urbain.

Bibliographie

Auclair, E. et Hertzog, A. 2015. « Grands ensembles, cités ouvrières, logement social : patrimoines habités, patrimoines contestés », *EchoGéo*, n° 33, URL : http://journals.openedition.org/echogeo/14360.

Bayat, A. 2010. *Life as Politics. How Ordinary People Change the Middle East*, Stanford : Stanford University Press.

Deltombe, T., Domergue, M. et Tatsitsa, J. 2016. *La Guerre du Cameroun. L'invention de la Françafrique (1948-1971)*, Paris : La Découverte.

Eboko, F. et Awondo, P. 2018. « Introduction. L'État stationnaire, entre chaos et renaissance », *Politique africaine*, n° 150, p. 5-27. URL : https://shs.cairn.info/revue-politique-africaine-2018-2-page-5.

Gervais-Lambony, P. 2001, « La citadinité, un arbre dans la forêt ou comment un mot peut en cacher d'autres… », in E. Dorier-Apprill (dir.), *Vocabulaire de la ville*, Paris : Éditions du temps, p. 92-108.

Jacquot, S., Morelle, M. et Samé Ekobo, M. 2023. « Repérer le patrimoine dans les villes du Sud. Dialogue à partir de Valparaiso et de Yaoundé », in E. Peyroux, C. Raimond, V. Viel et É. Lavie (dir.), *Développement, changements globaux et dynamiques des territoires*, Londres : ISTE Éditions, p. 83-102.

Laplantine, F. 2007. « Penser en images », *Ethnologie française*, vol. 37, n° 1, p. 47-56. URL : https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2007-1-page-47?lang=fr.

Loumpet, G. 2023. « Les choses des gens. Le patrimoine des uns et des autres dans la patrimonialisation de l'ethnicité au Cameroun et au Mali », *Cahiers d'études africaines*, n° 251-252, URL : http://journals.openedition.org/etudesafricaines/45223.

Mbembé, J. A. 1986. « Pouvoir des morts et langage des vivants : les errances de la mémoire nationaliste au Cameroun », *Politique africaine*, n° 22, p. 37-72. URL : https://www.persee.fr/doc/polaf_0244-7827_1986_num_22_1_3811.

Mekdjian, S. et Olmedo, É. 2016. « Médier les récits de vie. Expérimentations de cartographies narratives et sensibles », *Mappemonde*, n° 118.

URL : https://journals.openedition.org/mappemonde/11617.

Robertson, I. J. Mc. 2015. « Hardscrabble Heritage: The Ruined Blackhouse and Crofting Landscape as Heritage from Below », *Landscape Research*, vol. 40, n° 8, p. 993-1009.

Rougeon, M. 2023. « Anthropologie et dessin(s) », *Parcours anthropologiques. Pratiques, images et écritures*, n° 18, URL : http://journals.openedition.org/pa/2456.

Smith, L. 2006. *Uses of Heritage*, Londres-New York : Routledge.

Tunbridge J. et Ashworth, G. 1996. *Dissonant Heritage. The Management of the Past as a Resource in Conflict*, New York : Wiley.

Sébastien Jacquot est maître de conférences à l'Université Paris 1 Panthéon Sorbonne. Chercheur en géographie sociale et urbaine, il mène des enquêtes sur le tourisme, le patrimoine, l'informalité et les économies populaires. Ses recherches portent sur les approches comparatistes et multi-situées, appliquées aux patrimonialisations mondiale et immatérielle, et à la circulation des véhicules et pièces de seconde main. Les terrains d'enquêtes sont notamment situés en France, Italie, Chili, Argentine, Cameroun et Côte d'Ivoire.

Marie Morelle est professeure de géographie à l'Université Lumière Lyon 2 (UMR 5600 EVS). Elle enseigne en géographie sociale, urbaine et en méthodologie de la recherche. Ses travaux s'inscrivent principalement en études carcérales (Cameroun et France-Guyane). Elle mène également des recherches sur les enjeux mémoriels et patrimoniaux en ville (Cameroun) et sur les activités urbaines informelles (territoires postindustriels français) et leurs liens avec les chaînes de valeur mondiales (Côte d'Ivoire, Cameroun, Émirats arabes unis).

Pour citer cet article :
Sébastien Jacquot et Marie Morelle, « Identifier ce qui fait infra-patrimoine à Yaoundé », *Métropolitiques*, 9 novembre 2026.
URL : https://metropolitiques.eu/Identifier-ce-qui-fait-infra-patrimoine-a-Yaounde.html
DOI : https://doi.org/10.56698/metropolitiques.2350